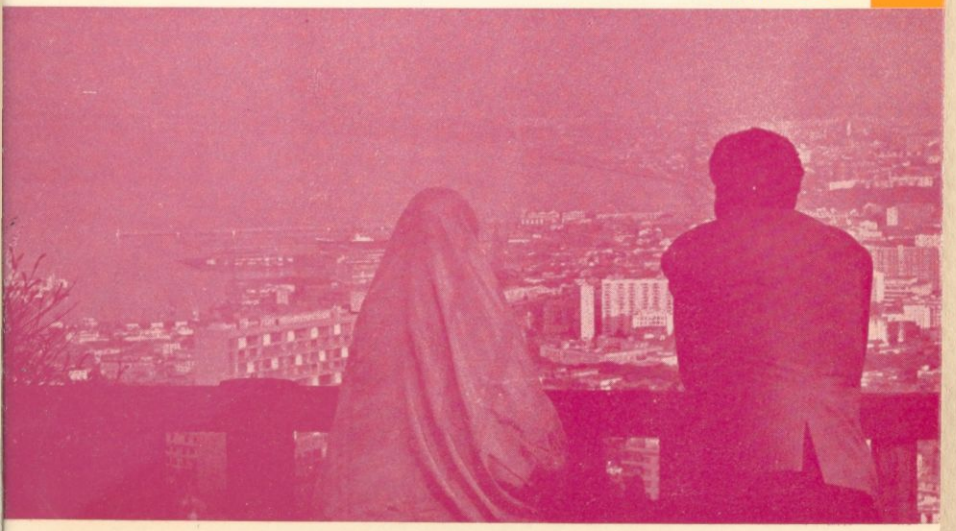
fadéla m'rabet

la femme algérienne

suivi de

les algériennes

cahiers libres 141-142



FRANÇOIS MASPERO

cahiers libres
141-142

4247

8° Z
35050
(141-142)

la femme algérienne

suivi de :

les algériennes

DL • 12 3 1969 • 04645

DANS LA COLLECTION « CAHIERS LIBRES »

* P. Nenni, *La guerre d'Espagne.*
* F. Fanon, *Sociologie d'une révolution : l'an V de la Révolution algérienne.*
  (Réédité dans la « petite collection maspero »).
  G. Suffert, *Les catholiques et la gauche.*
* J. Baby, *Critique de base.*
* M. Maschino, *Le Refus.*
* P. Nizan, *Aden Arabie,* préface de J.-P. Sartre.
  (Réédité dans la « petite collection maspero »).
* G. Boffa, *Le grand tournant.*
* R. Barrat, *Officiers en Algérie.*
  P. Nenni, *Vingt ans de fascismes.*
* *Le droit à l'insoumission.*
  J. Vergès, *Défense politique.*
* A. Mandouze, *La Révolution algérienne par les textes.*
* M. Péju, *Le procès du réseau Jeanson.*
  M. Maschino, *L'engagement.*
* A. R. Abdel Kader, *Le conflit judéo-arabe.*
  P. Togliatti, *Le Parti communiste italien.*
* P. Péju, *Les harkis à Paris.*
* J. Grignon-Dumoulin, *Fidel Castro parle...*
  G.-M. Mattei, *Disponibles.*
* F. Fanon, *Les damnés de la terre,* préface de J.-P. Sartre.
* *Ratonnades à Paris.*
  (Réédité dans la « petite collection maspero »).
* E. Copfermann, *La génération des blousons noirs,* préface de Cl. Bourdet.
* E. Che Guevara, *La guerre de guérilla.*
  (Réédité dans la « petite collection maspero »).
  M. Merlier, *Le Congo, de la colonisation belge à l'indépendance.*
* S. Moureaux, *Les accords d'Evian et l'avenir de la Révolution algérienne.*
  G. Boffa, *Les étapes de la Révolution russe.*

Le signe * indique les ouvrages épuisés dans la collection.

* Cercle Taleb-Moumié, *Fidel Castro ou Tshombé ?*
R. Paris, *Histoire du fascisme en Italie :*
I. — *Des origines à la prise du pouvoir.*
A. L. Morton et G. Tate, *Histoire du mouvement ouvrier anglais.*
* P. Kessel et G. Pirelli, *Le peuple algérien et la guerre.*
* P. Anderson, *Le Portugal et la fin de l'ultra-colonialisme.*
* Fidel Castro, *Cuba et la crise des Caraïbes.*
* Nguyen Kien, *Le Sud-Vietnam depuis Dien-Bien-Phu.*
Danilo Dolci, *Gaspillage.*
J. Alvarez Del Vayo, *Les batailles de la liberté.*
* Claude Estier, *Pour l'Algérie.*
* L. Hubermann et P.M. Sweezy, *Où va l'Amérique latine ?*
F. Fanon, *Pour la révolution Africaine.*
* G. Chaliand, *L'Algérie est-elle socialiste ?*
C. Bourdet, *Les chemins de l'unité.*
* B. Ameillon, *La Guinée, bilan d'une indépendance.*
* J. Woddis, *L'avenir de l'Afrique.*
* Fidel Castro, *Etapes de la révolution cubaine.*
* J. Baby, *Un monde meilleur.*
* Fadela M'Rabet, *La femme algérienne.*
(Réédité en un seul volume avec *Les Algériennes*).
* Seydou Badian, *Les dirigeants africains face à leur peuple.*
* Eve Dessare, *Cauchemar antillais.*
* Pierre Jalée, *Le pillage du tiers-monde* (2e édition, 1966).
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
* E. Copfermann, *Le théâtre populaire pourquoi ?*
* Malcolm X., J. Baldwin, M. L. King, *Nous les nègres,* présentation d'Albert Memmi.
Mostefa Lacheraf, *L'Algérie : nation et société.*
Basil Davidson, *Les voies africaines.*
Danilo Dolci, *Enquêtes sur un monde nouveau.*
* M.C. Sahli, *Décoloniser l'histoire.*
L. Ramirez, *Franco.*
* Vo Nguyen Giap... et autres, *Récits de la Résistance vietnamienne.*
* E. Che Guevara, *Le Socialisme et l'homme à Cuba.*
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
Vo Nguyen Giap, *Guerre du peuple, armée du peuple.*
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
J. Boggs et R. Williams, *La Révolution aux Etats-Unis ?*
Mehdi Ben Barka, *Option révolutionnaire au Maroc — Ecrits politiques.*
* A.P. Lentin, *La lutte tricontinentale.*
* Le Châu, *La révolution agraire du Sud-Vietnam.*
* Malcolm X., *Le pouvoir noir.*
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
* A.R. Abdel-Kader, *Le monde arabe à la veille d'un tournant.*

Le signe * indique les ouvrages épuisés dans la collection.

* W. Burchett, *Hanoï sous les bombes.*
* E. Che Guevara, Ecrits I : *Souvenirs de la guerre révolutionnaire.*
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
* B. Russel, *Nuremberg pour le Vietnam !*
Denis Langlois, *Le cachot.*
* Régis Debray, *Révolution dans la révolution ?*
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
* « Parti-pris », *Les Québécois.*
Gérard Chaliand, *Lutte armée en Afrique.*
Juliette Minces, *Le Nord.*
* Fadéla M'Rabet, *Les Algériennes.*
(Réédité en un volume avec *La femme algérienne*).
Paul Nizan, intellectuel communiste (Ecrits et correspondance).
« OLAS » : Première Conférence latino-américaine de solidarité.
Régis Debray, *Essais sur l'Amérique latine.*
J. Silva Herzog, *La révolution mexicaine.*
Le procès Régis Debray.
W. Burchett, *A nouveau la Corée.*
William Pomeroy, *Les Huks.*
* Demba Diallo, *L'Afrique en question.*
E. Che Guevara, Ecrits II : *Œuvres révolutionnaires 1959-1967.*
* « Quaderni Rossi », *Luttes ouvrières et capitalisme d'aujourd'hui.*
R. Vasquez Diaz, *La Bolivie à l'heure du Che.*
La grève à Flins.
Che Guevara, *Journal de Bolivie.*
(Réédité dans la « petite collection maspero »).
Mouvement du 22 mars, *Ce n'est qu'un début, continuons le combat.*
C. Pétonnet, *Ces gens-là.*
Des soviets à Saclay ?
Eduardo Galeano, *Guatemala pays occupé.*
Daniel Bensaïd, Henri Weber, *Mai 1968 : une répétition générale.*
Francisco, Juliao, *Cambao* (le joug), *l'autre face du Brésil.*
Wilfred Burchett, *Pourquoi le Vietcong gagne ?*
Jean-Claude Leloutre, *La Réunion, département français.*
Notre arme c'est la grève (La grève chez Renault-Cléon).
Comité d'Action Santé, *Médecine.*
Saverio Tutino, *L'octobre cubain.*
Yves Bénot, *Idéologies des indépendances africaines.*

Le signe * indique les ouvrages épuisés dans la collection.

fadéla
m'rabet

la femme algérienne

suivi de

les algériennes

nouvelle édition

FRANÇOIS MASPERO
1, place paul-painlevé, Ve
PARIS
1969

On sourira peut-être, ou l'on s'irritera, de mon projet : tant de problèmes se posent à l'Algérie (« décollage » économique, création d'un vrai parti d'avant-garde, épuration, refonte des structures administratives...) que le moment est mal venu, dira-t-on, d'en soulever un autre : celui de la libération de la femme (de la jeune fille).

Mais justement, ce n'est pas moi qui le pose. Que nous soyons pour ou contre l'évolution, que nous décidions de la freiner ou de l'accélérer, ce problème existe objectivement, en dehors de toute option personnelle. Garçons obsédés, qui fouillent du regard les passantes, frères amoureux de leurs sœurs, et qui s'arrogent de prétendus droits maritaux, révolte de cette étudiante, qui envisage de devenir vieille fille, plutôt que d'épouser un compatriote, abandon, par cette autre, du domicile paternel... : la femme, pour chacun de nous — et pour elle-même d'abord — est un problème, il est au centre de toutes nos obsessions, de nos cauchemars, de nos peurs ou de nos espoirs. Il faut donc le regarder en face, tel qu'il se pose, aujourd'hui, à notre société.

Qu'on n'objecte pas que d'autres urgences nous pressent : il y a sans doute, dans l'ordre strictement économique, des priorités (achetons d'abord des tracteurs, avant de gaspiller nos devises en produits de luxe) ; mais la construction du socialisme ne relève pas seulement de l'économie, elle exige, dans tous les domaines, une véritable reconversion : comment l'entreprendre (à propos d'une question, au surplus, qui a des incidences économiques : les Algériennes sont plus de cinq millions), si l'on repousse à plus tard l'appréhension exacte des réalités ? On a trop tendance, chez nous, à renvoyer à demain ce qu'on pourrait faire aujourd'hui : « après la guerre, après le ramadhan, après l'aïd, après le retour du Président, après le congrès... » ; et au moment où j'entreprends la constitution de ce dossier, nous avons déjà entendu un « après le 20 juillet » [1]. C'est souvent de l'étourderie ;

1. Date avant laquelle les militants, encore à l'extérieur du Parti, sont invités à le rejoindre.

mais quand il s'agit des femmes, c'est plutôt du sabotage, la volonté délibérée de n'aborder jamais (ou le plus tard possible) la question : il y a tellement de privilèges en jeu.

Fidèle, quant à moi, aux résolutions du Congrès, je crois qu'il est urgent, très urgent, de parler clair : « La libération de la femme, déclarait le Président Ben Bella en ouvrant les assises du Parti, n'est pas un aspect secondaire qui se surajoute à nos autres objectifs; elle est un problème dont la solution est un préalable à toute espèce de socialisme ».

C'est pour contribuer, si modestement que ce soit, à la position du problème, que j'ai composé ce dossier.

En un sens, il n'y a rien, dans les pages qui suivent, qui ne soit déjà connu : courrier des lecteurs d'*Alger-Républicain,* reportages de *Révolution Africaine*, enquêtes d'*El Moudjahid* attirent régulièrement l'attention sur la situation — et la libération, à entreprendre — de la femme (de la jeune fille).

Mais ces articles, jusqu'à présent, sont restés partiels et, à notre avis, plutôt prudents, en deçà des réalités : je me propose de les compléter, de les pousser plus avant.

Les jeunes eux-mêmes, en quelque sorte, nous y convient : A la R.T.A., à l'émission « Magazine de la jeunesse », nous recevons chaque semaine un nombre impressionnant de lettres : appel d'une lycéenne de 16 ans, qu'un père autoritaire a décidé de marier, plaintes d'une gamine de 12 ans, que ses camarades maltraitent, parce qu'elle « parle aux garçons », acceptation, par une éducatrice, de la prétendue supériorité de l'homme — autant de confessions, de révoltes ou de résignations qui doivent être connues : le rôle du journaliste n'est-il pas, justement, comme celui de l'écrivain, de transformer en conscience une expérience?

On trouvera donc, ici, la plupart des observations que j'ai recueillies dans l'exercice de mon métier et, plus généralement, dans la pratique de la vie quotidienne; chaque fois qu'il sera possible, je laisserai la parole aux jeunes, telle que le courrier, ou leurs confidences, me l'apportent.

Il va de soi que ces propos dérangeront bien des conceptions, bousculeront bien des préjugés. Peu importe : le mal, quel qu'il soit, ne peut être enrayé que s'il est dénoncé; la confusion ne sert jamais que les charlatans, et seule la vérité, comme on l'a dit justement, est révolutionnaire.

1

La puissance et la gloire

« ... Il existe dans notre société une mentalité négative quant au rôle de la femme. Sous des formes diverses, tout contribue à répandre l'idée de son infériorité. »

(Programme de Tripoli.)

Pour comprendre la situation de la femme (et ses réactions), il faut partir de l'homme : qu'elle se soumette ou se révolte, qu'elle accepte ou non sa condition, l'Algérienne évolue dans un monde qui est fait par l'homme, pour l'homme, et à son seul avantage. La Constitution, sans doute, et les résolutions du Congrès reconnaissent l'égalité de tous les citoyens; mais l'écart est tel entre les textes et les faits que tout se passe comme si les textes n'existaient pas : dans l'approche des réalités vécues, on les négligera sans dommage.

Puisque les décrets n'ont pas encore prise sur le réel, la condition de la femme reste, tout entière, l'œuvre de l'homme : c'est le père, le frère, le cousin, l'oncle, le mari qui font la loi, et le comportement de l'Algérienne n'est jamais que la conséquence, ou le reflet, du comportement masculin à son égard. « Il est de bon ton, chez certains de nos compatriotes, déclare une jeune fille, de dire que les femmes de leur pays ne sont pas drôles. C'est vrai, mais c'est leur attitude qui nous y contraint. Comprendont-ils que, pour que notre comportement change, il faut qu'ils modifient le leur ? » [1].

Voyons donc, d'abord, comment les hommes se conduisent.

Quelles que soient ses modalités (grossièreté, paternalisme, indifférence polie), la conduite de l'Algérien envers la femme

1. *Révolution Africaine.*

se présente comme essentiellement *négatrice :* elle nie, chez la femme, toute réalité, toute positivité humaines, elle en fait un être-là, naturel, ou végétatif; et si, par opposition au végétal (au minéral), l'humain se définit par la parole, la liberté de faire, de projeter, le pouvoir de décider, rien de tel n'est reconnu à la femme.

Ainsi, elle ne parle pas — elle pousse des youyou, comme d'autres, des glapissements, elle *bavarde* (jacasse) avec ses voisines, crie, pleure, geint (et si, par on ne sait quelle outrecuidance, elle prend la parole et réclame, devant une assemblée d'hommes, la suppression de la polygamie, la salle pouffe de rire: répond-on à une femme ?) — bref, son langage, comme celui des bêtes, se réduit, pour l'homme, à l'expression des émotions, et pas plus qu'on ne discute avec un perroquet, on ne parle à une femme.

Entendons par là : on ne lui demande pas son avis — comment pourrait-elle en avoir un ? — et, le donne-t-elle, on ne l'écoute pas; présente-t-elle une requête, comme cette camarade journaliste qui sollicitait un congé de trois jours pour soigner sa mère opérée, on la rabroue; prie-t-elle un collègue de bien vouloir dire au proviseur que..., on lui rétorque : « Dites-le vous-même »; est-elle insultée par un élève, elle a toutes les peines du monde à obtenir une sanction du conseil de discipline : « C'était un mouvement d'humeur, voyons, chez ce garçon, c'est fréquent... ».

Non, on ne parle pas à, on ne discute pas avec une femme. Simplement, on l'informe (« ce soir, il y a des invités »), on la convoque (« toutes sur l'esplanade de l'Afrique »), on la commande (« tu ne sortiras pas ») — et, pêle-mêle, on l'épouse (on la marie) ou on la répudie [2], on la siffle ou on la chasse, on la bat ou on la flatte — jamais, ou presque, on ne voit en elle un *autre,* aussi positif que soi, et qui aurait, comme tout un chacun, quelque chose à donner.

C'est de l'homme, au contraire, qu'elle est censée tout recevoir : la semoule et l'huile d'olive, pour les repas (généralement, le mari fait lui-même les courses), du tissu pour ses robes — et jusqu'à ses dessous —, les nouvelles du dehors, un peu d'instruction, ses joies, ses peines, et cette kyrielle d'impératifs qui manifestent, en creux, sa radicale impuissance : « Tu épouseras ce garçon... Maintenant, tu dois mettre le voile... Lave cette chemise (ou : « mes pieds » : d'un père à sa fille, étudiante)... Tu ne porteras pas de jupes serrées, ça ne se fait pas... ».

2. « ... Même deux années après l'indépendance, le divorce reste encore, et dans beaucoup de cas, une répudiation pure et simple de la femme devant témoins... La femme, du jour au lendemain, est dépossédée de tout, et même ses enfants lui sont arrachés sans autre forme de procès ». (*Le Peuple,* 23 juillet 64.)

Qu'en saurait-elle ? Son domaine, c'est la cuisine, les gosses, le ménage — tout ce qui se confond avec la *nature;* à l'homme, tout ce qui relève de la *culture* (si l'on consent à extraire la femme de son « primitivisme », c'est, dans l'esprit de beaucoup, pour un temps, et pour mieux l'y ramener : elle fréquente, jusqu'à la puberté, l'école primaire, se perfectionne en travaux ménagers, puis se cloître : ce n'est au mieux, qu'un dressage — le contraire, précisément, de l'acculturation, de l'humanisation : qu'on ne s'étonne pas si trois cents femmes, seulement, ont pu être alphabétisées au cours de la campagne de l'été 63).

Privée de parole, et de droits, réduite à l'état de nature, la femme — et c'est un autre signe, combien éclatant, de son inexistence *culturelle,* de son rejet hors de l'humain — se trouve exclue de l'action politique.

Combien y en a-t-il, chez nous, qui participent à la gestion des affaires publiques ? Il n'y en a pas au gouvernement, presque pas dans les ministères, très peu à l'Assemblée — moins d'une dizaine [3] —, guère plus au Parti.

On nous rétorquera (comme l'ambassadeur du Mali, à qui nous posions la même question) que la plupart des femmes ne sont pas instruites; c'est vrai, partiellement, mais cette vérité-là ne vaut-elle pas, aussi, pour les hommes, et l'incompétence, chez eux, est-elle un obstacle qui les empêche d'accéder à de hautes responsabilités ? En quoi un étudiant en médecine, un répétiteur, un footballeur, un directeur de jeunesse sportive, un ouvrier de chez Renault, un préparateur en pharmacie, un paysan maquisard sont-ils plus compétents, pour gérer nos affaires, qu'une secrétaire, une étudiante, une infirmière, une vendeuse de Monoprix, une institutrice ?

Au départ, ils sont *également* incompétents, et c'est tant mieux : ces hommes neufs, s'ils restent des militants, acquerront, en les exerçant, les qualités indispensables à leurs fonctions; mais alors, que les mêmes chances soient données aux femmes : est-ce à des révolutionnaires socialistes d'utiliser à notre égard l'argument qu'employaient déjà les colonialistes, et l'on sait à quelles fins : « Ils ne sont pas mûrs pour » ? Et pourtant, faisant fi des leçons de l'histoire, semblables à ces « résistants du 19 mars » qui se hâtèrent de revêtir des tenues parachutistes, les hommes reprennent à leur compte les slogans de nos adversaires : « Elles ne sont pas capables de ». De vérité partielle, l'argument devient prétexte à une élimination quasi systématique : « que la femme fasse le couscous, et nous, la politique » [4].

---

3. Deux seulement, au Parlement élu le 20 septembre 1964 : Fatima Khemisti et Evelyne Lavalette.

4. Pour éviter que les femmes, et principalement les jeunes, n'oublient cette « vérité » première de leur « nature », un quotidien du matin ne manque pas une occasion de la rappeler; sa « Chronique féminine » se spécialise, semble-t-il, dans l'intoxication hebdomadaire des jeunes filles. Ainsi, sous le titre

L'actualité immédiate confirme, hélas, cet ostracisme : lorsqu'on a célébré, le 5 juillet dernier, le deuxième anniversaire de notre indépendance, des responsables du Parti et du gouvernement ont pris la parole dans les principaux centres du territoire : pas une femme n'a parlé. Et si les « historiques » ne sont pas disponibles, qui prétendra que d'autres, obscures peut-être, mais aussi valables, ne le sont pas ?

Il y a plus grave que cette absence d'un jour : on élargit, présentement, la base révolutionnaire de notre Parti, et l'on fait appel, pour ce, à tous les militants inorganisés. Mais que prévoit-on pour les militantes ? « La femme algérienne doit pouvoir participer effectivement à l'action politique et à la construction du socialisme, en militant dans les rangs du Parti... et en y assumant des responsabilités », lit-on dans la Charte d'Alger : la presse, le affiches n'en disent mot; et dans telle kasma du centre de la capitale, des femmes députés, venues s'inscrire, ont vu leur demande « provisoirement » écartée, « faute d'instructions ». Ailleurs, d'autres ont été acceptées (parce qu'elles sont Européennes d'origine, et qu'à l'égard de ces Algériennes-là, on est plus souple ?), tandis que dans la banlieue-est, le coordinateur d'une kasma expliquait à une camarade — Algérienne : « Maintenant, on accepte les femmes après, on les mettra à part, elles auront leurs cellules propres ».

Egaux, mais séparés ? « Dans l'état actuel de notre société, nous confie un ami, des cellules mixtes sont quasi impossibles; nous serons tous plus ou moins gênés — à supposer que les femmes nous rejoignent —, beaucoup de questions leur échapperont, et d'autres risquent de se poser ». Là encore, des inconvénients relatifs se métamorphosent en obstacles absolus : il se

---

« L'Emancipation de la femme », la bonne dame, ou l'irresponsable de service, écrit, le vendredi 11 octobre 1963 :

« ... L'être humain a besoin de mener une vie paisible, qui vous paraît être un peu terre à terre. mais qui est la seule façon d'exister normalement... Je tiens à vous faire toucher du doigt le danger que courent les personnes célèbres. Avez-vous songé à la façon dont elles terminent leur vie ?... Vous connaissez certainement la maxime : « Pour vivre heureux, vivons cachés ». La philosophie qui s'en dégage me paraît utile. Il ne faut bien sûr pas vivre cloîtrée, mais simplement être discrète et dans tous les domaines... Les hommes préféreront se marier avec une fille qui vous paraît insignifiante, mais qui ne fait pas trop de bruit autour d'elle... Ils choisissent (de préférence) la fille effacée et pas très instruite... ».

Conclusion démocratique et populaire : « Il faut aliéner une partie de sa liberté au profit d'une autre, c'est-à-dire vous soumettre aux règles familiales et sociales... Vous faites votre bonheur, celui de vos parents... Soyez évoluée dans le bon sens ».

Et maintenant, à la cuisine, préparez vite à votre Seigneur le bon petit repas que, dans l'encadré voisin, on vous suggère : « Recettes : galettes de pommes de terre... brioche du pauvre (pardi, on est socialistes)... tomates forestières »... Au moins, dans ses casseroles, la femme n'utilisera pas « la liberté qui lui est accordée à des fins pernicieuses » (cette dernière citation, extraite d'un article du 23 juillet 64 : décidément, notre journal suit sa ligne sans dévier; mais est-ce la ligne du Parti ?).

peut qu'au début il y ait une gêne, mais ce n'est pas l'existence d'organisations séparées qui contribuera à la dissiper; elle maintiendra, au contraire, cet « état de choses actuel » qu'on est si prompt à invoquer.

Il se peut aussi que certains problèmes échappent aux ménagères : mais les hommes, parce qu'ils sont hommes, sont-ils mieux doués pour les saisir ? Encore une fois, on prétexte l'« incompréhension », l'absence d'instruction, le peu d'évolution des femmes — comme si les hommes, en tant qu'hommes, étaient d'emblée évolués, instruits et compétents; jamais l'on n'entend mettre en question leur propre insuffisance, comme si la nature — la race — les avait pourvus de tous les avantages, comme s'ils étaient capables, à eux seuls, de mettre sur pied un parti d'avant-garde.

C'est presque une gageure : comment des hommes seuls, si militants soient-ils, pourraient-ils contribuer à l'édification d'une société socialiste, avec les préjugés, les contre-vérités, les faussetés de toutes sortes qui les entravent ? La présence des femmes à leurs côtés les aiderait certainement à évoluer, à se transformer eux-mêmes, à être mieux aptes, par conséquent, à transformer la société.

Très peu en sont convaincus, et beaucoup ne dissimulent pas leur opposition à toute participation féminine; certains ne prennent même pas la peine de la justifier.

Ainsi, le président d'un comité de quartier, dans la banlieue algéroise; comme nous nous étonnions que pas une femme ne siège dans ce comité (où l'on ne discute pas de métaphysique; où l'on s'occupe d'affaires très « terre à terre », qui concernent la vie de chaque jour), il nous répondit : « Pendant la guerre, nous avons travaillé entre hommes; nous formions des groupes d'hommes valeureux, nous nous entendions très bien sans les femmes : il n'y a pas de raison de changer; ici, nous continuons comme avant ».

« Les jeunes filles ne viennent pas à nos projections, nous expliquait, un dimanche matin, un responsable J.F.L.N. de Belcourt, parce qu'elles vaquent à leurs occupations *naturelles* ».

L'Algérien moyen invoque la nature, qu'il barbouille de « spécifique »; un degré au-dessus (dans la stupidité), c'est la religion et la science — ou ce qu'on prend pour telles — qui viennent à la rescousse. Par exemple, ce texte de Hachemi Tidjani, président de l'association *Al Qiyam* (« Les Valeurs »), paru dans le n° de juin 64 de la revue *Confluent :*

« ... Il va de soi que la nature même de la femme la rend inégale à l'homme. Vous me direz qu'il y a des femmes qui occupent les mêmes postes que les hommes. Vous avez les reines Balkis de Saba, Zénobie de Palmyre, Victoria d'Angleterre, Catherine de Russie, Mme Curie, Simone de Beauvoir. Ce sont précisément les exceptions qui confirment la règle. Si la femme

était vraiment l'égale de l'homme en toutes choses, il y aurait longtemps que, sans solliciter l'assistance de son « rival », et même malgré lui, elle aurait réalisé cette égalité.

« Aux yeux de Dieu, la femme est l'égale de l'homme. Mais il existe entre elle et l'homme des différences naturelles qui font qu'elle se trouve dans un état d'infériorité. Ce sont précisément ces différences naturelles qui font qu'il y a des différences mentales.

« Elles expliquent que Dieu donne la responsabilité à l'homme. Il n'y a jamais eu de prophétesse, pas même Marie, considérée par le Coran comme la femme la plus pure que l'humanité ait jamais connue. Il n'est pas donné à la femme, au point de vue mental pur, d'être à même de donner la leçon à l'homme. Au point de vue des structures physiques et biologiques du cerveau, l'homme a une formation supérieure... ».

Suis-je une maniaque du féminisme ? J'ai communiqué ce texte, aussi grotesque que rétrograde, à *Révolution Africaine, Alger-Républicain,* à l'Union des femmes : seul *Alger-Républicain* a publié une mise au point. Je n'insinue pas que les autres approuvent les sottises de Tidjani, mais ils ont, sans doute, leurs « urgences » — et les femmes peuvent attendre...

« On ne nous aide pas, me disait, justement, une responsable de leur Union ; même les journaux refusent de passer nos communiqués ; le Président, bien sûr, est pour nous, il est prêt à tout nous faciliter ; mais dès qu'on a affaire à d'autres qu'à lui, tout se complique, la moindre chose prend des dimensions dramatiques ». Et la responsable de nous donner un nouvel exemple d'obstruction : il y a quelques semaines (en juin 64), des démonstrations sportives et aériennes eurent lieu à Dar el Beïda, en présence des membres du gouvernement ; des parachutistes, nouvellement diplômés, firent la preuve de leurs capacités ; mais le moniteur, arguant qu'il y avait trop de vent, s'opposa au saut des jeunes filles. N'avaient-elles pas, cependant, leur diplôme ? Et n'avaient-elles pas subi, dans les mêmes conditions, le même entraînement que les garçons ? Si, bien sûr, mais... « ce sont des filles ». — « Et je pourrais vous citer bien d'autres exemples, conclut la responsable ; la plupart des hommes s'ingénient à nous rendre impossible toute activité ».

Le président d'un comité de quartier (dans la quarantaine) ; le président d'une Association réactionnaire (ex-professeur d'arabe, ex-secrétaire général de l'Université, actuellement au ministère de l'Agriculture) : que ces hommes, d'un certain âge (ou d'une autre formation : le moniteur) dénient aux femmes toute consistance humaine, qu'ils n'en fassent qu'un ustensile, parmi d'autres, de ménage, on dira, somme toute, que ça s'explique : ils ne sont pas de leur temps. Mais alors, pourquoi ont-ils des responsabilités dans notre société ?

La réponse est évidente : parce qu'ils en expriment — en ce qui concerne les femmes, en tout cas — la vérité moyenne : vieux ou jeunes, campagnards ou citadins, Algérois ou Mozabites, la plupart de nos compatriotes vident spontanément la femme, sans même y réfléchir, de toute substance humaine ; plus exactement, à leurs yeux, elle n'en a jamais eu, elle est d'une autre espèce, qu'on ne peut même pas qualifier d'inférieure, parce qu'il n'y a pas de comparaison possible ; elle est femme, c'est tout, comme une table est une table, et un chien, un chien. Cuistreries et bondieuseries mises à part, Tidjani exprime l'opinion courante de la majorité des Algériens.

On en trouve une nouvelle preuve dans les lettres de nos jeunes auditeurs (qui ont, en général, de 16 à 22 ans). Au cours d'une émission, nous leur avons demandé si la femme, à leur avis, peut exercer n'importe quel métier ; beaucoup ont répondu *non,* et ils ont donné comme « raisons » :

— la faiblesse physique :

« Une femme peut faire quelques métiers seulement : les moins durs, ceux qui demandent un petit effort ; n'oublions pas que, physiquement, l'homme est beaucoup plus fort que la femme » (S., de Tizi-Ouzou).

« Une femme ne peut pas faire tous les métiers, surtout elle ne doit pas faire mécanicien, boulanger, maçon, travail sur un chantier — même en qualité d'ingénieur ou directeur — car ce sont des travaux très durs, réservés au sexe fort » (C.B., élève de 4e, Alger).

« Elle ne peut pas tout faire, car c'est un sexe faible » (H., élève de 3e, Constantine).

« La déclaration des droits de l'homme, commence pompeusement B.S., d'Oran, stipule l'égalité de tous les citoyens. Donc, en principe, une femme peut exercer tous les métiers. Cependant, on admet que des statuts particuliers peuvent écarter les femmes de telles ou telles fonctions, à cause de leur nature. »

— la morphologie :

« Une femme peut faire tous les métiers, sauf les métiers délicats, l'électronique par exemple ; car son système nerveux n'est pas aussi sensible que celui de l'homme » (B.L., de Blida).

— la nervosité :

« La femme peut faire tout, sauf chirurgie : elle peut trembler au moment de l'opération » (Z.S., de Mohamedia).

Aux incapacités physiques s'ajoutent, pour quelques-uns, les insuffisances mentales :

« Je suis élève d'un lycée mixte, écrit L.T., de Biskra ; j'ai constaté que les filles ne s'intéressent pas aux mathématiques : sans doute qu'elles ne comprennent pas ».

D'autres, enfin, prétextent :

— la loi (?) :

« La femme peut faire tous les métiers, sauf ceux qui sont interdits par la loi » (D.A., d'Alger).

— l'Islam [5] :

« Une femme française peut faire tous les métiers; une femme musulmane, certains seulement » (K.M., de Berrouaghia).

« Les femmes n'ont pas droit à tous les métiers, surtout quand ce sont des femmes de confession islamique » (A.A., d'Alger).

— la féminité :

« La féminité de la femme doit être sauvegardée » (B.T., de Miliana).

« Sauvegardons la silhouette de nos femmes; je verrais mal une femme maçon habillée en pantalon, surtout si elle est grosse » (H., de Constantine).

Ainsi, au nom de sa faiblesse physique ou mentale (évidemment congénitale), de son essence (éternelle), de la loi divine (immuable), beaucoup d'Algériens ne conçoivent pas qu'une femme accède à n'importe quel métier; son infériorité naturelle va de soi (aucun de nos correspondants n'a essayé d'expliquer ou de justifier sa position) et comme elle est, justement, un fait de nature, elle échappe au devenir historique, elle n'est susceptible d'aucune transformation.

Faut-il s'étonner, dès lors, que la plupart des élèves de 3e d'un lycée algérois trouvent inutile, ou dangereuse, l'instruction des filles ? Voici, telles que nous les avons extraites de leurs rédactions, les opinions qu'ils n'hésitent pas à afficher, ni à défendre vigoureusement :

« Une femme savante est plus perfide qu'une simple femme, c'est-à-dire qu'elle n'a ni foi ni parole; c'est une menteuse, une infidèle, une tricheuse, une vaniteuse, une orgueilleuse. Une sa-

5. Faut-il rappeler l'action libératrice du Prophète ? Véritable révolutionnaire, il interdit le sacrifice des filles (les Arabes préislamiques les enterraient vivantes), limita à quatre le nombre des épouses (et encore : la polygamie n'est permise qu'à celui qui a les moyens d'assurer à chacune de ses femmes un même traitement), prescrivit à tous — aux femmes comme aux hommes — de s'instruire, même, dit-il, si pour cela « il faut aller en Chine » : tous ses actes tendaient à la libération de la femme.

La religion musulmane ne s'y oppose donc pas — au contraire : « Que ceux qui veulent souiller l'Islam en essayant de l'utiliser dans un sens hostile au progrès sachent qu'ils ne pourront pas continuer indéfiniment à agir de la sorte, car ils n'ont pu le faire jusqu'à présent qu'en profitant d'une tolérance excessive de notre part, et d'une certaine confusion qu'ils contribuent d'ailleurs largement à entretenir », déclarait le Président Ben Bella, en ouvrant le 1er congrès du Parti; et il ajoutait : « L'Islam, loin d'être contraire à notre option, s'identifie, dans l'esprit des masses, à l'égalité, et va donc dans le sens du socialisme ».

vante, déjà vieille, peut rendre une jeune femme ridicule. Sa principale ambition est de devenir encore plus savante qu'elle n'est. Elle ne cherche pas à créer un foyer heureux, avoir des enfants; son véritable mari est la science. Bien sûr, il existe des savantes mariées, mais sont-elles heureuses ? Non, car elles savent qu'elles sont supérieures à leurs maris, qui ressemblent à des domestiques, et non à des maris » (K., 17 ans).

« Les femmes, confirme B., 17 ans, ne sont faites que pour laver, repasser, essuyer le parterre. »

« La femme n'a qu'un droit, renchérit R., 15 ans : s'occuper du foyer qui lui est réservé. Une femme ne doit pas s'instruire » (mais, déplore cet élève, « ce qui est fait est fait, et de nos jours, une femme est presque l'égale de l'homme, car elle va travailler pendant que la plupart des mâles font la vaisselle »).

« La femme, opine S., 18 ans, ne doit apprendre que des choses utiles : faire de la bonne soupe, savoir coudre et faire de belles robes, s'occuper de son ménage. »

S'ils admettent parfois, ces garçons, la nécessité de l'instruction, c'est à des fins très précises :

« Il faut quand même, concède A., 15 ans, que les femmes aient un minimum de connaissances, pour... lire des ouvrages de cuisine, de couture, pour soutenir un long bavardage. »

« L'éducation de la femme doit être accomplie en ce sens qu'elle soit le portrait de l'homme » (B., 15 ans, ajoute : « Dans certains pays, elle occupe des postes importants, et le droit de l'homme est bafoué »).

Même protestation chez B., 16 ans :

« Il faut qu'une femme soit discrète, surtout à une époque comme la nôtre, où la femme étend considérablement ses pouvoirs, où elle affirme être l'égale de l'homme. »

Ignare ou dégrossie, dit L., 15 ans, qui exprime bien l'opinion générale. « La femme n'a pas d'autre rôle que d'aider et de seconder son mari. »

Et si, quand même, elle en assume d'autres ? Il y a des exemples célèbres... Prévoyant l'objection de son professeur, B., 15 ans, reconnaît du bout des lèvres, et avec quelle condescendance, que « le vol de la cosmonaute soviétique est une preuve satisfaisante des possibilités de la femme ». Merci.

Mais quoi, sans chercher en Union Soviétique : et Djamila, qui résiste sous les tortures, et Bouazza, qui pose des bombes, et les innombrables Zohra, Fatima, Aïcha, Leïla qui ont transporté des armes, caché des maquisards, soigné dans la montagne ? Personne n'y songe, pas un de ces garçons n'en parle, et lorsque leur professeur lance leurs noms comme, croit-il, autant de grenades, rien n'explose — sinon cette toute petite bulle, qui satisfait la classe : « Bah, c'était pendant la guerre... ».

Ces garçons ne sont pas coupables, bien sûr, ils sont à l'image même de leur milieu — de notre société : la guerre terminée

(malgré ses horreurs, de combien de jougs n'a-t-elle pas délivré les femmes ?), les hommes ont renvoyé les militantes à leurs cuisines, ils les ont bouclées dans leurs gourbis, leurs H.L.M. ; au mieux, ils leur ont confié la direction d'un ouvroir, d'une crèche, d'une œuvre quelconque de charité (en fonction, bien sûr, de leurs possibilités *naturelles*) ; au pire, pour se donner l'esprit, ou le renom, qui leur manquaient, ils les ont épousées, puis confinées à leurs occupations d'origine.

Si quelques-unes ont « mal tourné » (qui ont choisi l'exil, qui se cantonnent dans l'opposition, ou l'indifférence), si les « salonardes » et les « dames-patronnesses », comme dit le Président, ont remplacé les militantes, à qui la faute ? Solidaires dans la guerre, dans la souffrance, hommes et femmes de notre pays ont repris, au lendemain de l'indépendance, leurs chemins solitaires.

Revenons à nos élèves : à 15 ans, ils réfléchissent, certes — mais à la façon des miroirs; ce qu'ils reflètent, ces Tidjani en herbe, c'est l'immense, c'est l'écrasant mépris de nos compatriotes pour les femmes.

Ce mépris, il n'y a pas un détail de notre existence qui ne le manifeste (et le vocabulaire, comme toujours, est hautement significatif : du gosse de l'école primaire au « dragueur » de la rue Ben M'hidi, les hommes empruntent à la femme notre répertoire d'injures — c... de ta mère, fils de p..., par la religion de ta mère... — comme si elle n'avait rien d'autre à leur offrir, en plus du couscous et du linge propre, que des grossièretés et de « basses » jouissances). Et si l'on voulait, en quelques mots, condenser l'image que se font, de la femme, nos compatriotes, que trouverait-on d'autre, en effet ? Celle qui lave, repasse, cuisine, accouche, soigne les gosses, nous « soulage » — bref celle qui satisfait nos besoins.

Bien mal, d'ailleurs, puisque l'Association culturelle Ali Boumendjel se propose de la perfectionner : dans un communiqué diffusé le jeudi 16 janvier 64, à 19 heures, par la chaîne d'expression française de la R.T.A., cette Association présentait ainsi son ambition : « Pour permettre à la femme algérienne de s'initier aux préceptes édictés par le savoir-vivre, et aux usages qu'il convient de respecter... ». Une sauvage, quoi, qu'on ferait bien de dégrossir.

Ce mépris n'est pas fondé ? Bien sûr : il y a chez nous — et pour prendre des critères français, que nos compatriotes ont tendance à vénérer — des agrégées en philosophie, des licenciées en sciences, des doctoresses, des juges, des avocates..., mais Tidjani a répondu pour tous : « Ce sont des exceptions ».

Il ne s'agit pas, pour les hommes, d'un mépris gratuit, que l'expérience pourrait corriger, sans conséquences pour la vie quotidienne ; il s'agit, avant tout, de conserver des privilèges :

comme le plus misérable des pieds-noirs, à l'époque coloniale, le plus pauvre des Algériens a une condition infiniment supérieure à celle de l'Algérienne; fût-il loqueteux, il est un homme, et à ce titre, il a (ou croit avoir) des droits; c'est, souvent, sa seule richesse, on comprend qu'il y tienne. Sans parler des autres, bien sûr, qui tirent, de la situation actuelle de la femme, de multiples avantages — tous ceux, en un mot, que peut offrir une domestique.

Maintenir des êtres humains dans une pareille condition est, ou peut être, moralement inconfortable ; mais, pour se préserver d'une éventuelle mauvaise conscience, aujourd'hui comme hier, on dispose, justement, du mépris; et qu'est-ce que le mépris, sinon la négation, en l'autre, de sa qualité humaine ? C'est aussi la définition du racisme, et l'on connaît sa fonction : perpétuer, en la justifiant, en la rendant acceptable, l'exploitation de l'autre. Ainsi font (faisaient) les colonialistes avec les colonisés, les négriers avec les esclaves, les patrons avec les ouvriers, les antisémites avec les juifs — et les Algériens avec les femmes.

Ménagère, ouvrière ou paysanne, secrétaire, dactylo, vendeuse, juge, enseignante, infirmière, hôtesse ou putain : quoi qu'elle fasse, l'Algérienne reste une femme, c'est sa *nature;* à son égard, l'Algérien a donc une conduite chosifiante.

S'il n'y avait que cela, cette conduite serait, en un sens, assez simple : on n'a pas de problèmes avec les choses; mais la femme, qu'on chosifie de mille façons, n'est justement pas une chose comme les autres; elle est moins qu'un homme, plus qu'un caillou : elle est chose sexuelle, qu'on méprise (comme chose) et qui attire (comme sexe); qui attire d'autant plus qu'on ne l'acquiert pas aisément (une chose s'achète), mais que la société donne l'illusion, dans les villes du moins, qu'elle est à portée de main : on croise des Européennes dans les rues, quelques Algériennes, on voit des femmes nues aux affiches des cinémas, sur les écrans, dans les revues, des femmes déshabillées sur les plages : la femme est chose, mais chose interdite : comment adopter, envers elle, une attitude cohérente, toute d'une pièce ?

Mépriser et désirer, mépriser ce qu'on désire, désirer ce qu'on méprise: ce sont là les deux constantes, croyons-nous, du comportement de l'Algérien envers la femme, et ces constantes en font un être déséquilibré. S'il est juste, comme le déclare une étudiante, que la plupart des Algériens sont des obsédés sexuels [6], il faut ajouter que ces obsédés se refusent comme tels (précisément parce que l'objet de cette obsession est méprisable) : d'où un déséquilibre accru, une conduite encore plus désaxée.

Les manifestations de ce déséquilibre sont multiples, certes, elles varient en fonction de la culture, de l'éducation, de la classe

6. *Révolution Africaine,* 23 mai 64.

sociale, mais elles se retrouvent à peu près chez tous les hommes, plus ou moins aiguës, plus ou moins dangereuses : elles vont du regard avide à l'agression armée en plein jour, rue Didouche.

Commençons par un exemple quasi caricatural : Ghardaïa. C'est probablement l'une des régions de notre pays où le jeune homme est le plus frustré, partant, le plus obsédé : dans les rues, on n'y rencontre pas de femmes (sinon quelques vieilles, perdues dans leurs couvertures), et lorsque les présidents Ben Bella et Sékou Touré visitèrent la bourgade, on n'aperçut, au meeting, qu'une jeune fille (la seule, paraît-il, qui travaille hors de chez elle).

Au printemps 64, nous étions donc, Tarik (mon mari) et moi, à Ghardaïa, en reportage; entourés, dans les jardins de la sous-préfecture, des responsables de la Jeunesse F.L.N., des scouts, des louveteaux, nous leur demandâmes, brusquement, pourquoi il n'y avait aucune organisation féminine; sur-le-champ, la plupart de nos interlocuteurs s'éclipsèrent (expression la plus bénigne de leur trouble, comme de leur réprobation, nous expliqua, plus tard, un ami mozabite : « Vous auriez pu vous faire lyncher »); nous restâmes seuls, avec deux ou trois garçons, qui nous exposèrent — en bégayant, rouges de honte — que non, la situation, dans le sud, n'était pas mûre...

Puis ils nous invitèrent à visiter leur local; et tandis que nous bavardions, nous assistâmes à un curieux manège : l'un des responsables J.F.L.N. assis près de moi, les yeux quasi exorbités, les joues en feu, les genoux tremblants, ne cessait de se rapprocher, tabouret compris; je m'écartais — il recommençait; en nous quittant, il nous demanda si nous ne pouvions pas l'emmener à Alger...

De Ghardaïa, faut-il mentionner aussi ces regards qui s'attardent le long des jambes, remontent aux fesses, s'y fixent, redescendent, remontent ? Les Mozabites n'ont pas l'exclusivité du voyeurisme : d'Oujda à La Calle, d'Alger à Ouarghla, on chasse ferme, et il est probable que les poussées obsessionnelles de notre compagnon étaient peu ordinaires; en deux jours à Ghardaïa, on est bien moins importunée qu'en quelques instants, à Alger :

— Dans un restaurant : nous sommes seuls, avec, à quelques tables plus loin, un soldat; derrière le soldat, la cuisine; pressée, je regarde si le serveur revient; croyant que mes regards le visent, le militaire commence à s'agiter, à sourire, à me fixer; que Tarik soit là, et qu'à son tour, il le fixe, ne le dérange nullement.

— A la grande poste : le temps de monter les marches, de jeter une lettre à la boîte, Tarik s'éloigne; aussitôt, un jeune « se pointe », me soupèse du regard, s'apprête à m'accoster (il

faudrait dresser l'inventaire des formules qu'ils croient séduisantes; c'est toujours dans le genre : « Mademoiselle, vous êtes seule ?... Mademoiselle, je peux vous accompagner ? ». La platitude des compliments, sinon leur bêtise, ne correspond pas à l'allure de fiers à bras, de tombeurs irrésistibles, qu'ils se donnent volontiers).

— Nous traversons la place du 1er-Mai, pour prendre une orangina au café du coin (de la rue Belouizdad); un client, de loin, nous observe; au moment où nous approchons, il me tend une chaise vide, près de lui.

— Dans une cantine : quelques employées entrent : la salle sourit, chuchote; un bonhomme, dans la cinquantaine, se met à pousser des gloussements, comme une pondeuse satisfaite; d'autres sifflent, se tapent les cuisses, se lèchent les lèvres, avec gourmandise.

On s'apprête à partir; un camarade, au passage, retient Tarik; je continue vers l'ascenseur; un client, du bout de la salle, m'a vue : il se lève, se précipite, puis attend, près de moi — quoi ? que Tarik ne revienne pas ?

— Dans un ascenseur : nous sommes quatre; en face de moi, un employé; il m'examine, de haut en bas, de bas en haut; je riposte : « Qu'est-ce que vous avez à me regarder ? »; il bredouille : « Que Dieu te bénisse, ma sœur » (car la femme fait-elle front, c'est aussitôt la plus lamentable débandade : la plupart du temps, le chasseur bat en retraite).

— Dans un bureau : nous attendons d'être reçus; il y a deux ou trois secrétaires; l'un d'eux commence à se trémousser, fait des avances; Tarik le regarde, l'autre lui sourit (aussi).

— Nous rentrons d'Oued Fodda, où nous avons fait un reportage sur le travail volontaire; près de nous, un « brigadier » (donc, un militant), qui s'est efforcé, mais en vain, au départ, de s'asseoir entre nous; en cours de route, le bras négligemment allongé sur le dossier du siège, il tente de me caresser les cheveux.

— Dans notre rue, en face de chez nous, habite un jeune fonctionnaire de la police communale. Il est frais émoulu de l'école, ça se voit, et il est plein de zèle, c'est parfait : que nous rentrions à minuit, ou que nous partions à l'aube, le gardien de l'ordre se précipite à la fenêtre, en pyjama, torse nu, ou les joues ensavonnées, c'est selon, et longuement — policièrement ? me dévisage.

— Sacrés avantages de la fonction, qui donne libre cours à l'obsession : chez le boucher, un docteur poursuit, quand Tarik arrive — n'est-il pas un homme ? — la bonne histoire qui fait rire la clientèle (mâle) : « Allez, elles sont toutes pareilles, je vous le dis. Elles font toutes des manières pour enlever leur

seroual, mais dès qu'on leur enfile le doigt (ici, le geste qui s'impose), on les fait jouir ».

— Rue Ben M'hidi : à quelques mètres devant nous, un jeune s'avance, mains dans les poches, mâchant du chewing gum — on est évolué, non ? —, me fixe, me bouscule, puis se retourne, content.

Un responsable J.F.L.N., un soldat (soyons justes : dans la rue, les militaires de l'A.N.P. sont, dans l'ensemble, extrêmement corrects, sans comparaison possible avec les trouffions français), des lycéens, des étudiants, des apprentis, des consommateurs, des employés, des secrétaires, un brigadier volontaire, un policier, un médecin : faut-il poursuivre l'énumération ? Ces exemples, et bien d'autres, révèlent clairement l'obsession majeure des Algériens; et si les Romains réclamaient du pain et des jeux, les nôtres exigent des femmes. Ils sont malades de la femme, ils en veulent; en elle, ils ne voient, presque exclusivement, qu'un objet sexuel.

L'expérience des jeunes femmes que nous connaissons confirme largement nos propres observations.

A la rigueur, on pourrait estimer, en effet, qu'à situation exceptionnelle, correspond un comportement exceptionnel. Et cette situation, c'est nous; on ne rencontre guère, dans notre pays, de couple qui travaille, sorte, se montre ensemble; il est probable que, pour beaucoup, parler ensemble au micro, partir ensemble en reportage, faire classe ensemble au lycée, et sortir tous deux dans la rue, c'est plus ou moins s'afficher, c'est plus ou moins provocant.

Ça l'est d'autant plus que les apparences jouent contre nous : si mon algérianité ne fait pas de doute, celle de Tarik n'est pas visible; extérieurement, je suis une Algérienne qui a épousé un Français, ou qui le « fréquente » (qui « marche avec », comme on dit chez nous) : dans le premier cas, je suis moins que rien, dans le second, je suis pire, et dans les deux, je suis « facile », offerte, à prendre, puis à rejeter.

S'il en était ainsi, le comportement des Algériens devrait être différent avec les autres femmes : ce n'est pas le cas, et les exemples, là non plus, ne manquent pas :

— Au Tantonville : Djamila et son père prennent un café. Si Chérif est âgé, il porte la chéchia, ce n'est pas un godelureau, et tout, dans son allure, invite au respect, au moins formel. N'importe : tous les regards fouillent Djamila (elle-même confuse, parce que près de son père, justement); finalement, ils s'en vont.

— A Monoprix : un jeune homme suit Myriem, de rayon en rayon; excédée, Myriem se retourne, le rabroue; et lui, qui ne comprend pas qu'elle proteste : « Mais, Mademoiselle, maintenant, nous sommes indépendants ».

— Avec des élèves : encore étudiante, Nafissa donne, l'été, des cours de rattrapage à des « math. élem »; en classe, déjà, on la reluque (beaucoup ne viennent — ils le lui disent — que pour la *voir*), mais, à la sortie, on l'accroche : « Mademoiselle, je peux vous accompagner ?... Mademoiselle, venez avec moi à la plage »; et lorsqu'en classe, elle leur rappelle : « Mais enfin, je suis votre professeur; pour moi, vous n'êtes que des gamins », l'un d'eux répond, tranquillement : « Mais, mademoiselle, l'an dernier, ça a marché, avec le prof de français ».

A la fin de cette même classe, un garçon invite Nafissa à rendre visite à sa famille, en Kabylie : « Vous plairez certainement à mes parents ».

— En ville : Salima, qui connaît mal Alger, se perd, elle avise un gosse, lui demande son chemin; très gentiment, il se propose de la conduire; en cours de route, ils bavardent (« qu'est-ce que tu fais ?...), le garçon, qui a 15 ans, apprend que la jeune fille est institutrice. Et après ? Dans une rue déserte, il l'enlace.

— Une lectrice, à *El Moudjahid* (8 février 64) : « Etre femme en Algérie devient un calvaire. On est houspillées par des voyous à longueur de journée. Dans la rue, nous sommes suivies jusque dans nos logements. Si bien que de fausses réputations voient le jour. Je vous assure, monsieur le directeur, que ce ne sont pas les femmes qui ne sont pas sérieuses en Algérie, mais bel et bien les hommes ».

Et Atika S., dans le même numéro, déclare : « Nos hommes devraient savoir que nous avons autant qu'eux soif de dignité, nous aimerions être respectées. C'est ainsi que nous entendons la liberté de la femme... Nous n'admettrons jamais que les hommes nous imposent leur loi — la loi de la jungle. La police devrait réprimer sévèrement les jeunes qui s'écartent de la simple bonne conduite ».

Un couple, des jeunes femmes seules : le comportement des Algériens ne varie pas. « Pour eux, je ne suis qu'un sexe », nous dit Anne; « Ils ne pensent qu'à coucher », enchaîne Zohra : ici et là, on retrouve l'obsession fondamentale que leurs conduites manifestent.

Mais on « baise » plus facilement, croient-ils, avec Anne qu'avec Zohra; et selon qu'ils ont affaire à une Algérienne ou à une Européenne, leur comportement varie. Regardons-y de plus près.

Commençons, ou plutôt continuons, avec les Algériennes. Pour nos compatriotes, il y en a de trois sortes, et les conduites que nous avons signalées plus haut ne se déclenchent que dans un cas : à l'égard de celles qu'on voit dans la rue, seules, ou accompagnées d'un homme dont, éventuellement, on pourrait prendre la place. Mais il y a celles qu'on ne rencontre pas (elles sont cloîtrées, ou elles sortent sous bonne escorte), et il y a celles

qu'on voit, bien sûr, qu'on connaît mieux que les autres, et qui sont dans le coup, sans y être : les sœurs, les cousines. Les femmes se répartissent donc, pour les hommes, en trois groupes : ce sont des femelles, des épouses (possibles ou réelles), des parentes. Le comportement, dans chaque cas, est différent.

L'espèce qu'on chasse, qu'on désire et qu'on méprise, c'est, évidemment, celle des femelles. Et qu'est-ce qu'une femelle, pour un Algérien? Toute femme qui n'est ni sa parente, ni son épouse : la catégorie est donc fournie. Ses représentantes, on les trouve un peu partout : dans la rue d'abord — une jeune femme qui se promène seule, ou avec des amies, ou mêlée à des hommes, apparaît d'emblée comme « pas sérieuse » « émancipée » (on blâme, mais on se réjouit), c'est une proie possible.

Proies, également, la postière, la dactylo, la journaliste, la lycéenne (de véritables attroupements de mâles guettent les filles, à la sortie des établissements : l'une d'elles, pour faire les deux cents mètres qui la séparent de son domicile, a supplié son cousin de l'escorter), la vendeuse (entrez à Monoprix, regardez ces hommes de tous âges qui tournent en processions monotones et assidues, autour des employées), l'infirmière, l'institutrice... Pourquoi se gêner ? Elles ne sont pas de la famille, elles s'offrent au regard des hommes, s'habillent à l'européenne, se fardent, sont élégantes, aimables : autant de signes de leur facilité. Ces filles-là ne sont pas respectables : conformément à la tradition (qu'on utilise à ses convenances, et qu'on n'hésitera pas, si l'on discute avec un étranger, à qualifier de rétrograde), conformément au Coran (on lui fait justifier n'importe quoi, et avec d'autant plus de conviction qu'on ne l'a pas lu), une fille « bien » ne se montre pas, elle est discrète, effacée, baisse les yeux, s'enveloppe de chiffons; celles-là s'exposent, ce sont des filles publiques : respecte-t-on une putain ?

On couche avec, bien sûr, mais en payant; or ces vendeuses, ces infirmières, ces dactylos... ont comme un défaut : l'argent — cet argent-là — ne les tente pas : il faut donc les chasser. C'est, pour l'Algérien, un plaisir et un tourment. Un tourment, parce qu'il ne sait pas très bien comment s'y prendre : il n'y a pas si longtemps que les jeunes femmes sortent, travaillent à l'extérieur, lui-même n'a guère eu l'occasion, à l'école, au lycée, de fréquenter des filles, il n'a pas l'habitude de leur parler — chez lui, le plus souvent, il n'adresse la parole aux femmes que pour donner des ordres, ou des blâmes — bref, rien, dans son expérience, ne le prédispose à ce genre d'activité, et la tradition, là-dessus — et pour cause — ne dit mot.

A lui de s'inventer un style. Mais comme on n'invente jamais à partir de rien, il s'inspire, le plus souvent, des modèles que lui offrent les films (*James Bond 007, Les Fanatiques, les Cavaliers de l'Apocalypse, Les Liaisons coupables, Les Héros meurent*

jeunes, Robin des Bois, Les Malfaiteurs)[7], les comics, *France-Soir;* ajoutez, à ces modèles la violence de ses instincts contrariés et les leçons, cette fois, de la tradition : vous aurez une mixture, pas très séduisante mais qui, pourtant, se veut telle : la conduite de chasse de l'Algérien.

Elle ressemble, le plus souvent, à celle d'un rustre, ou d'un impuissant, elle est au-delà, ou en deçà, de la « normale », jamais dans le bon ton.

Le chasseur, par exemple, suit sa proie, à quelques mètres, sans rien dire; entre-t-elle dans un magasin, il l'attend dehors (et, en attendant, lorgne les autres passantes); puis il reprend sa marche, jusqu'au moment où la belle rentre chez elle, au bureau, ou dans un bus; alors, une autre la remplace, et la ronde continue.

Un peu plus d'audace, et le chasseur, par poste, ou le truchement d'un gosse, envoie une lettre; celle-ci, par exemple, qu'une amie a reçue :

« Mademoiselle,

« La raison qui m'amène à vous écrire est la suivante : je vous demande si vous voulez bien nouer avec moi des relations amicales, afin d'échanger des idées culturelles, sociales... Je sais que vous êtes une personne cultivée, et c'est pour cela que je veux entrer en relation avec vous, afin d'enrichir ma culture; peut-être ne me refuserez-vous pas cette faveur digne d'une personne telle que vous ?

« Permettez-moi, Mademoiselle, de me présenter : je suis un jeune Algérien âgé de 19 ans, j'ai fait des études secondaires jusqu'en 3e dans un collège d'enseignement général (C.E.G.), j'ai quitté l'école pour travailler; étant titulaire du B.E.P.C., je suis actuellement dans l'enseignement comme instructeur, j'ai un cours élémentaire 1re année.

« Je m'arrête, et dans l'espoir que ma lettre sera accueillie favorablement, recevez, Mademoiselle, mes meilleures et sincères amitiés.

« Si vous avez l'intention de m'écrire, voici mon adresse :...

« Dans l'attente d'une réponse favorable, je vous quitte, Mademoiselle. »

Quelques-uns recourent volontiers à ce procédé puéril (plus la jeune fille semble évoluée, plus l'Algérien en a peur : à l'accostage direct, il préfère la lettre), mais l'aventure se termine, parfois, au commissariat :

« Auditeur attentif de l'émission « Magazine de la Jeunesse », nous écrit un jeune homme de Bordj Menaïel, je me permets

7. Tous ces films ont été projetés à Alger la même semaine (7-13 octobre 1963).

de vous demander conseil, afin de m'aider à résoudre et à éclaircir la chose suivante.

« Croyez-vous qu'une jeune fille d'un niveau assez élevé, c'est-à-dire d'une force de 3e C.E.G., puisse traduire un jeune homme devant un commissariat de police ?

« Et cela, pour une chose très naturelle.

« Personnellement, je ne peux pas juger cet acte primitif commis par un être se croyant de la « nouvelle vague ». Je m'excuse de m'exprimer ainsi, car d'après moi, cette fille s'est conduite comme une *chadia* (une guenon), et je ne sais comment la qualifier.

« Parfaitement, je lui ai écrit une lettre pour lui exprimer mes sentiments favorables, et Dieu sait si j'étais poli dans ma lettre, mais, au lieu d'une réponse de la demoiselle, j'ai reçu une convocation du commissariat de police, avec mention *très urgent*. »

Poursuite silencieuse, lettre : il y a une troisième façon de chasser, moins puérile, mais plus vulgaire — l'abordage direct. Une jeune femme vient-elle de passer, le garçon (l'homme) la siffle, marche à sa hauteur, lui propose une place au cinéma, sa compagnie, lui glisse, à l'oreille, un numéro de téléphone, débite des compliments (« Quelle jolie robe vous avez ») ; ou bien, profitant d'une bousculade (les incidents, dans les bus, son fréquents), il la tripote sans vergogne : « Quand je vais de la rue Rovigo à la grande poste, vers 18 heures, nous dit une amie, je me fais bien palper une dizaine de fois » ; et dans l'obscurité des salles de cinéma, les mains qui s'égarent sur les genoux de la voisine — même accompagnée — ne sont pas rares.

Y a-t-il une grande différence entre ce genre de chasse, et les autres ? Qu'il suive, ou qu'il siffle, l'Algérien n'est pas à l'aise avec les femmes (sa grossièreté, sa rudesse manifestent, justement, sa gêne) — avec celles, surtout, qui ne répondent pas aux normes traditionnelles : il les craint, parce qu'il n'y est pas habitué, parce qu'elles mettent en danger ses prérogatives (seul l'homme travaille, seul il sort) ; il les désire plus fortement que les autres, parce qu'elles sont plus désirables, parce qu'elles semblent offertes, mais ils les méprise, et pour cette même raison — et il leur en veut, parce qu'elles lui échappent : sa chasse est généralement infructueuse. Dépité, il les trouve, comme le renard de la fable, tout juste bonnes pour des goujats (mais à supposer que l'une d'elles se laisse prendre, c'est elle, après usage, qu'il traite de « goujate », de « traînée », de « poufiasse »).

Pris à ses propres contradictions (s'il se conduisait autrement, il est évident qu'il finirait bien par plaire), et poussé par le besoin, il n'a plus, croit-il, qu'une solution : chasser l'Européenne.

Encore une fois, c'est bien de chasse qu'il s'agit (avec ce que ce mot peut avoir, ici, de trivial, de grossier ; et par la supériorité

qu'il manifeste, chez l'homme, vis-à-vis du gibier, de la bête) : l'Algérien n'a pas plus d'*estime* — même s'il la juge plus « évoluée » — pour l'Européenne que pour sa compatriote; sa valeur morale est, au contraire, bien inférieure.

La plupart du temps, il ne voit en elle qu'une « putain » (on entend fréquemment des phrases du genre : « Toutes les Françaises sont des putains », « La France est un vaste bordel »), et par « putain », il entend : qui couche facilement. Tout ce qu'il voit, ou imagine, du mode de vie occidental le confirme dans cette conviction : films, romans, pièces de théâtre ou de radio, chansons (la R.T.A. rivalise-t-elle, ici, avec l'O.R.T.F. ?) lui parlent de femmes qui trompent leur mari, de vierges qui découchent, et de rombières qui se trémoussent. *O mon amour, je t'aimerai toujours... Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics... Sur les quais de Paris...* Alors, pourquoi pas sur les quais d'Alger ?

Toutes les images qui lui viennent de l'autre côté de la Méditerranée lui tournent la tête : là-bas, les filles flirtent, ou montrent leurs seins sur les plages, se laissent tripoter, le soir, au cinéma, dans les voitures (n'est-ce pas, en Amérique, une institution ?), derrière les portes cochères : autant de preuves, non ?, qu'elles sont toutes des putains.

A ces clichés, que charrient (dans le cadre de l'assistance culturelle ?) la radio, le cinéma, les illustrés..., s'ajoutent les propres observations de l'Algérien : l'Européenne porte des robes décolletées, des pantalons qui moulent, elle se farde, elle sort volontiers avec des camarades — et pas seulement avec ses frères —, elle danse en public — et avec d'autres que son mari —, elle plaisante et rit, elle voyage seule... — bref, elle est libre d'allure, et cette liberté, beaucoup d'Algériens la prennent pour du libertinage. Qu'une femme puisse être libre et honnête est à peu près inconcevable (puisqu'une femme honnête, justement, se conduit en femme soumise) : libre, l'Européenne est donc facile, et moins que rien.

En même temps, mais d'une autre manière, elle est plus que tout : si l'Algérien méprise moralement l'Européenne, s'il l'assimile à une putain, il voit en elle, aussi, une évoluée; à cet égard, elle a bien plus de prix, à ses yeux, que sa compatriote. Même dégrossie, l'Algérienne, estime-t-il, ne sera, au mieux, que la pâle copie du modèle — et l'original vaut mieux que sa reproduction, médiocre ou pas.

Tout à l'heure, c'était le musulman traditionaliste qui jugeait, maintenant, c'est le colonisé; on n'efface pas, comme ça, les marques — les blessures — de cent trente ans de colonisation, et l'étranger, on le sait, a tout mis en œuvre pour nous dépersonnaliser; il y a en partie réussi : même s'ils ne l'avouent pas, beaucoup de nos compatriotes ont tendance à se mépriser, à s'infériorisier en tant qu'Arabes, et à surévaluer l'Europe : Paris a plus d'un attrait, et sa culture, sa mode, ses femmes... Elles,

du moins, sont « évoluées » (par « évolution », l'Algérien entend, naturellement, tout ce qu'il assimilait, plus haut, à du libertinage), les conquérir devient une gloire, on s'élève, à ses propres yeux, et à ceux des camarades... « Vous savez, dit Mehmet, le Prince (des Lettres), de Françoise, c'est une aristo. C'était mon rêve, connaître une aristo [8] »... En couchant avec une Européenne, avec une « évoluée », on « s'évolue » (comme disent nos élèves), on se prouve qu'on n'est pas tellement sous-développé que ça...

On prend sa revanche, aussi, on fait la loi à celle qui nous l'a faite si longtemps (elle, ou son groupe : cela revient au même), et l'on s'initie, en outre, à des jouissances que les Algériennes seraient incapables de donner. C'est pour l'Européen, en effet, qu'une Arabe — une Orientale — recèle des mystères de sensualité, et s'y connaît en raffinements; nos compatriotes attribuent ces vertus à l'Européenne : on l'imagine experte, et l'on se dit qu'avec elle, on s'offrira des plaisirs qu'on n'oserait jamais demander à une fille de chez nous.

Elle est facile, évoluée, elle s'y connaît, c'est une roumia, on peut y aller : telles sont les principales motivations qui, jointes au refus que leur oppose l'Algérienne, poussent nos jeunes compatriotes à chasser l'Européenne.

Ils s'y prennent, à quelques nuances près, comme avec les Algériennes. On notera, peut-être, un peu plus de courtoisie (simplement, parce qu'une Européenne, à la différence des nôtres, n'hésite pas à répliquer vivement), le chasseur consentira à quelques frais, il « baratinera » celle qu'il a réussi à accrocher.

Ce baratin se développe, généralement, dans deux directions : cédant à sa faconde, le chasseur se fait « mousser », il plastronne, cherche à éblouir. Il n'est pas élève, mais étudiant; il n'est pas étudiant en 1re année de médecine, il est médecin (l'un de nos ex-élèves de 1re, ex-infirmier de campagne, recalé au bac, a déjà le caducée; il lui manque, pour l'exposer, non le titre, mais l'auto); il n'est pas bureaucrate, mais attaché de ministère; l'agent technique s'appelle technicien, et l'employé aux écritures, à l'Organisme Saharien, est « dans les pétroles »...

Ils habitent toujours les beaux quartiers (comment vérifier ? on n'emmène pas une fille chez soi), et si leurs parents sont vieux jeu, ils ont toujours un frère, un cousin, un oncle « haut placé » (« Ce chirurgien ? Bien sûr que je connais, m'dame, dit un élève de 1re à son professeur, c'est mon cousin » : pas de chance — ce cousin-là est l'un des frères de cette enseignante, qui n'est nullement la cousine de...).

Bavard, prétentieux, content de lui, le chasseur fait donc le paon, il se lèche les plumes, il veut briller, il veut plaire; mais il cherche, aussi, à attendrir, et après avoir fait l'homme, joue

8. Françoise d'Eaubonne, *Je voulais être une femme*, Correa éd.

à l'enfant : c'est un malheureux, un incompris, il n'a jamais eu de chance, ses parents veulent le marier à une oie (blanche) qu'il ne connaît même pas, ou bien, il est déjà marié (cela, généralement, on le cache plus qu'on ne l'avoue), mais comment serait-il heureux, lui qui a une culture occidentale, avec une ignare, une sous-développée ?... Il geint, il se lamente, il a presque les larmes aux yeux.

Presque — parce qu'avec *elle,* tout peut changer; elle, elle le comprend, elle saura le rendre heureux, ils se complètent si bien, tous les deux (ici, quelques vers de Lamartine, des soupirs); ensemble, la vie sera si belle (car l'Algérien croit de bonne tactique, et plus honorable, de promettre le mariage, même s'il n'est pas libre : « Aucune importance, chez nous, on divorce si facilement... »)...

« Alors, tu veux ? » : trêve de bavardage, passons aux actes, aux cabrioles.

Il faut, en effet, que ça vienne très vite, et le baratin ne dure pas; le chasseur est pressé, et dès la deuxième rencontre, il veut, comme Tartuffe, des réalités :

« Je sortais avec lui pour la deuxième fois, nous dit Françoise d'un haut fonctionnaire (cette fois, c'est vrai); je croyais qu'on pourrait rester camarades, sans plus; il m'intéressait, il avait un tas de choses à me raconter... Mais non : prétextant une promenade, il m'a emmenée à Chréa, et là, j'ai bien failli y passer. »

« Je n'ai jamais pu rester copain avec eux, nous raconte Aniouchka; dès que la glace est brisée, qu'on se connaît un peu, ça y est, ils veulent me sauter. La camaraderie, des rapports normaux avec une femme, comme on en a avec les hommes, ils ne connaissent pas; ils veulent baiser, c'est tout. »

Ils y arrivent parfois — et beaucoup plus facilement en France, où les mythes jouent davantage en leur faveur (pendant la guerre, combien de gentilles Françaises de gauche, prises à leur baratin, ont cru aimer des héros) : satisfaits ils retrouvent, alors, le mépris ancestral. Conquise, la proie est sans valeur, et si l'on a fait un effort, avant, pour la traiter en « évoluée », en égale, elle redevient ensuite, une pauvre femme — une chose; elle plaisait, elle répugne, on lui souriait, on se moque, on flattait, on ordonne:

— Etudiant en médecine, Mustapha a pour amie une doctoresse; en sa présence, il demande à sa sœur, en arabe : « Elle te plaît ? » (« elle n'est pas mal, cette jument », dirait un maquignon).

— La maîtresse de Salah vient de réussir sa licence; on se réjouit pour eux, on le félicite, quelqu'un lui dit, amicalement : « Bravo pour ta *femme* ». — « Ma femme ? réplique vivement Salah, en arabe; tu parles ! elle pourrait bien avoir dix licences... »